

Sur Cyr

Gilles Cyr, *Sol inapparent*, l'Hexagone, 1978, 84 pages

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 31, numéro 5 (185), octobre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60527ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Issenhuth, J.-P. (1989). Compte rendu de [Sur Cyr / Gilles Cyr, *Sol inapparent*, l'Hexagone, 1978, 84 pages]. *Liberté*, 31(5), 129–133.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

SUR CYR

Gilles Cyr, *Sol inapparent*, l'Hexagone, 1978, 84 pages.

Il y a dix ans que je remets au lendemain un article sur *Sol inapparent*. Commencé souvent, de trente-six façons, il n'a jamais dépassé deux pages. Il s'est intitulé *Érosion de la mélodie*, *La tête et la terre*, *Voir le jour...* Il ne gardait jamais la bonne distance, s'installait dans le livre sans avoir été invité, comme un voleur, et déménageait tout. Sans toujours tomber dans cet excès de familiarité, il dégénérait en accompagnement trop fort, qui enterrait le soliste. Cette suite de ratages autour de *Sol inapparent* a pris la tournure d'un trajet la nuit. Quand on part de Montréal, un soir d'été, et qu'on roule sans discontinuer, le soleil se lève à Sainte-Anne-des-Monts. Au-dessus d'une crête de sapins noirs, le ciel devient rose. La mer s'éclaire plus tard et la pêche commence. Au mois d'août 1976, il suffisait d'une ligne, de courir au bout d'un quai et de lancer n'importe où, en suivant les conseils de Hopkins¹. Les maquereaux n'attendaient que ça. Cette fois, toutes les chances de réussite d'une pêche dans *Sol inapparent*

1. «Nous sommes partis pêcher le maquereau, appâtant notre ligne avec un bout de peau de maquereau — du fer-blanc, n'importe quoi de brillant fait l'affaire — nous en avons tiré neuf.» *Carnets-journal-lettres*, traduits de l'anglais et présentés par H. Bokanowski et L.R. des Forêts, Bibliothèque 10/18, 1976, p. 151.

sont peut-être de mon côté. Pour augmenter mon avantage, j'emprunte à Vauvenargues le premier mot d'un titre au mélisme parfait: *Sur les armées d'à présent*. J'écrirai un jour sur les mélismes. Pas aujourd'hui.

Sol inapparent est un livre lointain et proche, petit et grand, court et long, étroit et large, simple et difficile, accompli et inaccompli. De quelque côté qu'on le regarde, il ne lui manque aucune moitié. S'il n'était que léger, il aurait disparu de mon champ de vision comme une plume. Il a un poids, une ancre dont on ne perçoit pas l'amarre, et à chaque tour d'horizon, il est toujours là, à la même distance, à la même place. Ou plutôt il est là et n'y est pas, comme le bateau bleu de Nicolas de Staël, qui semble sans cesse en train de se former et de disparaître, au double instant simultané d'une création et d'une fin du monde. Les mots définis indéfinis, figuratifs abstraits (la montagne, le jour, le vent, les pierres, le silence, le sol, la route...) sont présence absente, absence présente.

Sol inapparent n'est pas sans rapport avec les machines simples, qui seraient si difficiles à inventer et dont la manipulation présente toujours un danger. Un coup de levier, un tour de palan, un tour de treuil, un coup de faux: je vois les poèmes de Cyr plus près de ces gestes que d'une page d'écriture. Il prend des risques. C'est à son avantage. Risque d'insuffisance inhérent au laconisme, risque de matraquage par densité. La mesure des risques courus indique qu'on est dans l'art. Des vers et des poèmes entiers de publication récente ressemblent vaguement à ceux de Cyr; nul ne peut s'y méprendre: c'est toujours Cyr sans risques, Cyr quiétiste.

Il y a une dizaine d'années, j'ai prêté mon exemplaire de *Sol inapparent* à Rina Lasnier, qui me l'a remis marqué de ses signes. Une fois de plus, elle a vu juste. L'œil d'aigle du charpentier de *L'Amirauté* de Mandelstam est le sien. Dans la vingtaine de pages qu'elle a marquées, que de modulations subtiles!

Où il n'y a pas de route.

Où ce qui reste d'une route est le silence.

On attend un moment sur le grand sol.

Et le sol, à nouveau, rejoint le front qui fraîchit.

Je me demande pourquoi on a collé sur ce front l'étiquette «minimaliste». On ne l'a pas collée sur le front de Quasimodo, auteur d'un tercet fameux auquel ces quatre vers me font penser². J'évoque cette parenté comme une jonction ou une conjonction heureuse, conformément à mon idée bizarre que l'art n'est pas fait pour des clients présents ou futurs, ni même pour soi, mais pour essayer, en vain, d'être digne de succéder à certains morts.

Difficilement le jour est fermé.

Le proche et le lointain s'éloignent.

Le silence prend nos visages.

Le silence prend nos mains pour s'éclairer.

J'entends, en sourdine, l'écho:

Et nous séparons la lumière

Notre ombre fait suite à nos mains

Ce sont nos dernières mains.³

Sur tous ces vers que j'admire, une faveur a dû passer, avec la libéralité distraite du bourdon qui, devant moi, visite sans ordre les fleurs du cerisier.

2. De mémoire, en traduction:

Chacun est seul, debout sur le cœur de la terre,

Transpercé d'un rayon de soleil,

Et c'est aussitôt le soir.

3. Pierre Jean Jouve, *Le jardinage*, dans *Poésie I*. Mercure de France, 1964, p. 63.

*Quelqu'un se sait debout
tout uniment à la campagne*

Le deuxième vers est translucide. Entre chaque son, un intervalle, comme entre les feuilles d'une branche. C'est une *airy cage* de Hopkins. Les vers, quand ils veulent être autre chose qu'un discours coupé en rondelles, me semblent hésiter entre ce genre de cage et celle, étanche, de Faraday.

finit au bord d'un chemin blanc

Un vers qui laisse ainsi passer la lumière ne colle pas au papier et file droit vers ma mémoire.

la bonne lumière n'a pas été dite

Dans *Sol inapparent*, elle est mieux que dite, elle est faite. Il m'est impossible ici de ramper et d'ânonner comme un lecteur syllabique débutant: «la bonneu lumièreu n'a pas été diteu». Rien ne bouche les intervalles résolument ouverts par une parole transcrite et restée voix. Après certains vers de Cyr, il est difficile de ne pas trouver la poésie bête, collante, mala-droite, pâteuse. On ne tombe pas tous les jours dans l'air et la lumière de ces vers inédits où Marie-Andrée Lamontagne dit aux cigales, avec une vaillance et un entrain sans pareils:

*Je vous suis, un caillou dans la sandale,
Victoire ailée.*

Deux styles alternent dans *Sol inapparent*. Le premier, qui m'arrête toujours et m'émerveille, illustré par les passages déjà cités. Avec le deuxième, le contact est moins immédiat et le désir de se revoir, moins vif. Est-il plus attentif à ce qu'il dit qu'à ce qu'il fait? Arrivé à la page 52 et lisant:

*Après,
et après un peu d'air.*

Le jour

*en poudre
use les murs,
les mots à peine lisibles.*

je suis pressé de revenir à la page 33 pour me replonger, après l'exposé, dans un chant:

*Sur la terre inconnue, plus loin
que l'intervalle de la terre inoccupée
j'ai vu, plus loin encore, la terre (...)*

C'est de nouveau la rencontre d'un courant porteur. La première et la dernière page du recueil me semblent témoigner respectivement des deux styles. La première est pur entraînement, mouvement prouvé par la marche:

*Le seuil
et tout de suite c'est
— la journée.*

*Au pas, sans relâche,
au pas et en route,
dans nos pas labourés.*

Cette page est un treuil, elle tire le lecteur, et en général le premier style de *Sol inapparent* tend des hameçons suffisamment forts pour que j'y morde et remorde, onze ans après. Depuis ce temps, rien de publié par n'importe quel sexe n'a fait perdre à la voix du soliste son attrait originel.